

CULTURE ET CIRCULATION DES LIVRES À L'ÉPOQUE DE JUSTINIEN

Guglielmo Cavallo

Quelques années avant que le pape Vigile fût emmené à Constantinople où l'attendaient l'humiliation et la reddition, on avait eu, sous son patronage, un dernier éclat de ce loisir littéraire dont Rome avait si souvent bénéficié durant son histoire séculaire; le protagoniste en avait été Arator, lecteur assidu non seulement des textes classiques, mais aussi des Pères de l'Eglise, ami et élève d'Ennode à Milan, puis protégé de Cassiodore à Ravenne, et finalement sous-diacre à Rome sous le règne du pape Vigile. On sait qu'Arator avait présenté, en la déclamant en public, sa version métrique des *Actes des Apôtres*, pleine de réminiscences virgiliennes, événement rapporté par un témoignage anonyme de la façon suivante: «Avec l'aide de Saint Pierre, ce livre fut offert par Arator, sous-diacre de la Sainte Église Romaine, au saint pape apostolique Vigile, et fut reçu par lui le sis avril dans le presbytère, devant la *confessio* de Saint Pierre, en présence de nombreux évêques, prêtres, diacres, et de la majeure partie du clergé. Là, le pape, après en avoir fait lire une partie, confia le livre à Surgence, vénérable *primicerius* de l'école des notaires, afin qu'il le mit dans le *scrinium* de l'église. Mais immédiatement, tous les doctes hommes de lettres présents prièrent Sa Sainteté d'en ordonner une lecture publique. Il donna donc des ordres pour qu'elle fût tenue dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, et une foule de religieux et de nobles laïcs, mais aussi des gens du peuple de toute condition y alla...». Les lectures publiques eurent lieu durant les mois d'avril et de mai de l'année

544; et ce fut la dernière liturgie d'une civilisation littéraire à son déclin à Rome et dans l'Italie des Goths, dont Justinien achevait désormais la reconquête.

La récitation publique d'une oeuvre nouvelle, lue en outre par l'auteur lui-même, avait été autrefois habituelle dans les cercles littéraires romains, étant donné qu'elle appartenait à une époque dominée culturellement par la rhétorique et par la nécessité d'«un lancement publicitaire» des livres. La production des livres, en effet, était confiée à une «économie de marché» mais cette époque était révolue. Et avec sa récitation pathétique d'un livre, pendant que Totila était aux portes de Rome, Arator peut bien représenter les temps passés. Le décor n'est plus représenté par les *triclinia* privés des maisons patriciennes ou par les *auditoria* publics, mais par une église; l'oeuvre récitée est un texte chrétien, une version métrique des *Actes des Apôtres*; le public des auditeurs, les «doctes hommes de lettres», est composé surtout de religieux.

Arator, Ennode, Cassiodore, auxquels il faut ajouter Boèce: dans l'Italie romaine tardive, ce sont quelques-uns, parmi les plus connus, des noms de ce dernier public littéraire cultivé qui soutenait la production littéraire et qui était exténué, dispersé et éliminé physiquement par la guerre voulue par Justinien contre les Goths. Les orientations politiques des Amali dans le domaine de la culture avaient été de sauvegarder des écoles, des études et des groupes littéraires de tradition romaine: déjà la législation de Théodoric contenait une norme sur la rétribution des maîtres de grammaire, de rhétorique, de médecine et de droit; plus tard, dans sa lettre au Sénat de Rome de 533 (rédigée par Cassiodore), Atalaric traçait un programme d'études libérales, en en garantissant le financement public et en exaltant la valeur; Amalasonthe fut, à ce qu'il semble, une promotrice passionnée de la culture romaine, et elle était fort cultivée elle-même. De telles orientations répondaient à une conception barbare du pouvoir, basé seulement sur les armes, que les Goths se réservaient à eux-mêmes, et non par sur le prestige de l'instruction et des lettres qu'ils laissaient aux Romains. D'ailleurs au cercle des Amali appartenaient les mêmes noms d'intellectuels qui ont été cités, et Cassiodore, qui concevait la culture antique traditionnelle comme *instrumentum regni* de la classe qui en était dépositaire, avait consciemment tenté d'en faire le substrat idéologique d'une réalité politique nouvelle qui, à travers les structures et la forme juridique du règne des Goths, servit, en définitive, à consolider le pouvoir politique et économique de la classe aristocratique italienne

et du Sénat de Rome, indépendamment des barbares et de Byzance. C'est dans ce contexte historico-politique que, dans l'Italie romaine tardive, se situent la dernière oligarchie des lettres et ses livres. Mais l'une et l'autre étaient en train de disparaître avec l'écroulement du règne des Goths: le symptôme en était le rétrécissement progressif, entre l'époque de Théodoric et la reconquête justinienne, de la circulation des textes profanes qui comptaient parmi les instruments importants de la culture traditionnelle, conservée par cette oligarchie qui, d'un autre côté, était entrée ou entraînait lentement dans l'Eglise et dans ses institutions.

Un dépouillement de l'admirable recueil d'Elias Avery Lowe, dédié aux manuscrits latins antérieurs au IX^e siècle montre que c'est dans les dernières années du V^e siècle ou dans les premières décennies du VI^e siècle, dans une zone à situer dans l'Italie centrale et septentrionale, que furent produits les manuscrits de Virgile qu'on a appelés Augusteus, Sangallensis, Romanus, Palatinus, Mediceus (ce dernier ayant été ponctué et corrigé à Rome par Turcius Rufius Apronianus Asterius, dans la dernière décennie du V^e siècle). On produisit, en outre, un manuscrit des *Pontiques* d'Ovide, et un manuscrit contenant Perse et Juvénal; en prose, on a les manuscrits des *Verrines* et des *Lettres* de Cicéron, un exemplaire du *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune et des *Discours* de Symmaque, un exemplaire des *Lettres* de Fronton, et un exemplaire de celui qu'on appelle Hégésippe; on a en outre un manuscrit des *Instituta artium* de Probus, et enfin quelques manuels techniques: un traité de médecine vétérinaire, et les écrits des arpenteurs latins des manuscrits Arcerianus B et Arcerianus A, ce dernier écrit fort probablement dans la Rome sénatoriale de l'Italie des Goths. Toujours à l'époque de Théodoric, entre 493 et 526, à Ravenne, furent écrites les *Annales Ravennates*, des fastes consulaires illustrés, dont l'exemplaire de l'antiquité tardive a été reconstitué par Bernard Bischoff et Wilhelm Koehler, d'après une copie fragmentaire du XI^e siècle, le manuscrit 202 de la Domsbibliothek de Merseburg. En revanche, il y a peu de manuscrits datant du plein VI^e siècle et donc produits durant l'époque justinienne ou peu après: en poésie, seulement un Juvénal; en prose, un exemplaire sur papyrus des *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe et un Hégésippe, à quoi il faut ajouter quelques codices ayant un contenu scientifique ou technique, comme un exemplaire de l'*Histoire naturelle* de Pline, un herbier médical, le *De re rustica* de Gargilius Martialis, les écrits des arpenteurs.

La débâcle dans la circulation des textes antiques en Occident, ou

du moins en Italie qui en constituait de toute façon la charnière, semble donc un fait assuré. Elle est d'ailleurs confirmée par les annotations de l'époque romaine tardive conservées dans les manuscrits médiévaux. A la fin du v^e siècle, Aurelius Memmius Symmacus, arrière-petit-fils du grand Symmaque des *Saturnales*, corrigeait à Ravenne un manuscrit de Macrobe, aidé par un descendant de l'auteur. Plus tard, toujours à Ravenne, Flavius Rusticius Elpidius Domnulus, *uir spectabilis* et *comes consistoriantus*, s'occupait de textes historiques et géographiques: l'abrégé de l'oeuvre de Valère Maxime composé par Iulius Paris, la *Géographie* de Pomponius Mela, le *De fluminibus* de Vibius Sequester; en 527, Vettius Agorius Basilius Mavortius corrigeait un manuscrit des *Epodes* d'Horace avec l'aide de Securus Melior Felix, dernier *orator urbis Romae*, mais aussi *uir spectabilis* et *comes consistoriantus*, réviseur en 534 *ad portam Capenam* des *Noces* de Martianus Capella; enfin, Flavius Licerius Firmicus Lupicinus, neveu d'Ennode, revoyait les *Commentaires de la guerre des Gaules* de César. Durant les premières décennies du vi^e siècle, les *mundani auctores* jouissaient encore d'un enseignement assez vaste et soigné; mais les noms rappelés plus haut seraient les derniers d'un public cultivé: une année après la date à laquelle Felix corrige Martianus Capella, commencera la reconquête justinienne de l'Italie et s'ouvriront des décennies d'une histoire incertaine et tragique. Même la fondation monastique de Cassiodore, Vivarium, tournée vers le passé et basée sur une conception philologique de la culture, disparaîtra avec son fondateur, incapable qu'elle était de répéter dans des milieux et des époques tellement changés les complexes expériences didactiques et culturelles qui étaient encore possibles dans la Rome des années 500, et avec lesquelles Cassiodore voulait, de façon anachronique, étoffer son cénobitisme. Parmi les livres grecs et latins recueillis ou produits à Vivarium, beaucoup concernaient les études traditionnelles (grammaire, rhétorique, dialectique), mais aucun d'entre eux ne nous est parvenu.

C'est encore à l'époque des Goths qu'il faut attribuer presque tous ces manuscrits grecs dont les caractéristiques graphiques et codicologiques nous induisent à les considérer comme produits dans l'Italie septentrionale, peut-être même à Ravenne: un commentaire de Porphyre au Parménide de Platon, le manuel de médecine de Pedanius Dioscoride, des traités ou des extraits de Galien, des recueils de recettes médicales, dont il ne reste en tout et pour tout que quelques feuillets palimpsestes. D'ailleurs, les Goths eux-mêmes portaient un tel intérêt à la médecine que la Ravenne de Théodoric devint un centre de traduc-

tions et d'études des sciences médicales. C'est donc à cette époque qu'il faut attribuer les commentaires latins à Galien conservés dans un manuscrit plus tardif, l'Ambros. G 108 inf. du IX^e siècle, compilés à Ravenne par un certain Simplicius d'après les leçons de l'archiatre ou iatrosophiste Agnellus, selon ce que nous apprennent les annotations de l'antiquité tardive que le codex Ambrosianus a recopiées de son modèle.

Cela semble un paradoxe, mais la production de livres grecs en Italie diminue précisément avec la reconquête byzantine: il n'y a qu'un seul manuscrit grec occidental que l'on puisse attribuer à l'époque de Justinien, le manuscrit appelé *fragmentum mathematicum Bobiense*, dont l'auteur a été identifié en la personne d'Anthème de Tralles, l'architecte de Sainte Sophie à Constantinople. C'était le reflet, en Occident, des intérêts technologiques que Justinien soutenait en Orient pour faire de la politique de la construction l'instrument le plus visible de la propagande politique. Si l'époque des Goths offre encore une image de grandeur, la reconquête justinienne, avec ses guerres et ses percepteurs fiscaux efficaces, a été désastreuse pour la dernière oligarchie des lettres: la crise des structures sociales et économiques de l'Italie finit par disperser pour toujours le réseau d'habitudes aristocratiques, d'amitiés, de clientèles, de relations avec l'appareil ecclésiastique, qui soutenait l'organisation traditionnelle de la culture et la production des livres dans l'Occident romain tardif.

Si, après l'Italie, on prend en considération les zones gréco-orientales, la chute dans la circulation des textes profanes n'apparaît pas moins grave, même si les raisons ne sont pas les mêmes qu'en Occident. Avant tout, il faut essayer d'éclaircir l'attitude de Justinien devant la littérature païenne, et cela sur deux plans: le plan strictement individuel, d'une part, et d'autre part le plan public inhérent à sa politique culturelle. Mais, hélas, nous savons bien peu de choses sur la formation intellectuelle de Justinien dans sa jeunesse. Il semblerait qu'il ait été appelé par son oncle Justin de son village natal de Bederiana en Macédoine à Constantinople, afin qu'il pût y recevoir une éducation complète, mais nous ne connaissons ni l'année de son arrivée à Constantinople ni les maîtres qu'il y eut. Il est possible qu'un de ses précepteurs ait été cet Agapet, diacre de Sainte-Sophie, qui, en 527, au moment de l'accession au trône de Justinien, lui dédia ces *Chapitres parénétiqnes* qu'on peut considérer comme le premier des «miroirs des princes», ainsi qu'on les a appelés. On peut toutefois supposer que Justinien a eu une bonne éducation, surtout au point de vue

juridique et théologique, comme on peut le déduire des intérêts spécifiques dont il fit preuve dans son gouvernement. Mais il ne nous est pas possible de savoir si, et dans ce cas jusqu'à quel point, il a reçu une formation «classique». Ses oeuvres théologiques —en admettant qu'elles soient de lui— démontrent une remarquable connaissance des Pères de l'Eglise, mais ne donnent pas d'indications de connaissances directes et sûres en ce qui concerne les lettres profanes. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y avait en lui une admiration sincère envers cette antiquité qu'il appelait tantôt *inculpabilis antiquitas*, tantôt *ueneranda uetustatis auctoritas*. Mais si on considère son attitude publique envers l'antiquité païenne, la perspective est tout autre. Il semble que l'on puisse déduire de l'ensemble de la législation de Justinien et de sa conception du pouvoir, c'est à dire d'un examen global des motifs qui ont animé sa politique culturelle, que l'*antiquitas* restait *inculpabilis* pour autant qu'elle réussit à s'intégrer dans la nouvelle conception chrétienne de l'empire et de ses institutions (droit, administration, défense de l'Etat, etc.). Mais elle ne pouvait être considérée comme *inculpabilis* au cas où elle se trouvait en contradiction flagrante avec le christianisme, c'est à dire avec les nouvelles valeurs religieuses dérivées de la doctrine chrétienne et des canons de l'Eglise. Autrement dit, l'Etat chrétien justinien exigeait de manière intransigeante un parfait alignement de la part des personnes et des institutions. Si celles-ci voulaient jouir de la protection et des subventions de l'Etat, elles devaient rentrer *in toto* dans le programme du gouvernement chrétien-orthodoxe. Cette politique autocratique et fortement antipaïenne de Justinien affaiblissait donc les bases sociales, déjà en crise, de la culture traditionnelle, celle des Hellènes (terme par lequel on désignait les païens), effritant toujours plus l'enseignement rhétorique et philosophique antique: les invectives chrétiennes contre la *μαρία τῶν ἀνοσιῶν Ἑλλήνων* faites siennes et élevées au rang de lois par le triomphe de l'unité orthodoxe, la fermeture de l'Académie d'Athènes en 529, l'interdiction pour les Hellènes d'enseigner et —à ce qu'il paraît— la suppression des traitements qu'ils percevaient de la part de l'Etat, la persécution des grammairiens, des rhéteurs, des médecins et des juristes hellènes en 546, la destruction par le feu de livres païens à Constantinople de l'année 562, ce sont autant de choix politiques scandant la destruction des groupes sociaux qui étaient en grande partie le support des traditions de l'hellénisme et de la production des livres qui en étaient les instruments de conservation. Justinien, par sa capacité de réaliser des oeuvres spectaculaires (il suffit de penser à sa politique de

la construction), se révéla un habile manipulateur de la conscience collective. Les honneurs et les privilèges réservés aux rhéteurs officiels assuraient à l'empereur une troupe de propagandistes enthousiastes et élégants, auxquels il pouvait commander des éloges et des oeuvres historiques louant les succès, les vertus et les réalisations de l'empire. On en a le reflet dans les ἐκφράσεις poétiques de l'époque. Mais on ne lit quasiment plus les classiques.

Dans la période couverte, grosso modo, par les règnes d'Anastase et de Justin, la circulation des livres profanes est encore bien vivante. L'Égypte, où de nombreuses découvertes de livres permettent des résultats indicatifs, peut être considérée comme une zone-exemple. Ce fut à Alexandrie que, justement entre le v^e et le vi^e siècles, on a produit le manuscrit de l'*Illiade* Ambrosiana, illustré, et peut-être aussi deux manuscrits du *Parménide* et du *Théétète* de Platon. A la même époque, dans la province d'Égypte, circulèrent beaucoup d'autres livres d'auteurs antiques, écrits surtout sur du papyrus et destinés à l'usage des écoles ou de lectures cultivées. De la recherche conduite par Roger A. Pack et Fritz Uebel sur les listes de papyrus grecs littéraires, il ressort que l'on peut assigner, parmi les textes dont l'auteur est identifié, à la fin du v^e siècle et aux premières décennies du vi^e siècle, outre les codices déjà cités, un bon nombre de manuscrits: on trouve, dans le domaine de la poésie, des exemplaires d'Homère, Hésiode, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, Menandre, Théocrite, Apollonius de Rhodes; en prose, on a des manuscrits de Demosthène, Isocrate, Thucydide, et enfin un exemplaire du *De eligendis magistratibus* de Théophraste. Si l'enquête faite ici est exacte, dans la période prise en considération, on a produit une quarantaine de manuscrits de textes profanes; mais on ne peut attribuer que une vingtaine de fragments à l'époque de Justinien.

Voilà donc la situation de l'Égypte, où, certainement, comme dans les autres provinces gréco-orientales, le public en état de soutenir économiquement et culturellement la production de livres d'auteurs antiques diminuait toujours plus. C'était la conséquence inévitable de la diminution de la classe moyenne cultivée, provoquée soit par la centralisation administrative, soit par la crise économique qui se précisait déjà au v^e siècle et qui s'est précipitée au vi^e siècle, par l'augmentation des terres abandonnées et improductives et par la création, donc, des grandes propriétés foncières. C'est précisément parmi les grands propriétaires terriens qu'il faut chercher en Égypte les derniers continuateurs du culte des lettres: Dioscore d'Aphroditos, par exemple, grand

propriétaire foncier, qui possède une bibliothèque privée qui contient, entre autres, des comédies de Ménandre et les *Demoi* d'Eupolis; devenu par la suite notaire, parce qu'il était accablé par le fisc et par les dettes, il est l'auteur de pastiches littéraires, et une figure pathétique en Orient autant que le fut Arator en Occident. Il est vrai que le matériel gréco-égyptien cité ci-dessus est de provenance provinciale, et il est certain qu'on a lu et étudié beaucoup plus à Alexandrie; mais le déclin de la circulation des livres dans la province indique quand même une activité culturelle diminuée dans la période justinienne.

Prenons maintenant en considération la capitale de l'Empire: Constantinople. C'est ici qu'en 512, ou peu après, fut exécuté le Dioscoride qui se trouve actuellement à Vienne, codex commandé par Iuliana Anicia, fille de Flavius Anicius Olybrius, qui est représentée en habits de patricienne romaine et dont le souvenir est lié à la construction d'une église de la Sainte Vierge dans le quartier *Honoratos* de Constantinople. Le Dioscoride constitue un exemplaire significatif de l'industrie du livre, maintenue en vie par la dernière aristocratie du Bas Empire. En revanche, à l'époque de Justinien, on ne peut pas prouver par la conservation directe de manuscrits l'existence d'une production de textes grecs antiques à Constantinople. Quels textes lisait-on? Pour répondre à cette question, il faut tracer d'abord un tableau, même synthétique, de l'intelligentsia de l'époque justinienne et de la production littéraire de cette période.

Dans le rapport entre le pouvoir et l'intellectuel, nous trouvons la trame habituelle d'acquiescements, d'adulations, d'ambiguités, de désillusions, du moment que tous les témoins littéraires de l'époque de Justinien sont de toute façon liés au destin de l'étatisme byzantin et à la synthèse sociale particulière qui en était le fondement. Ces gens sont de hauts fonctionnaires, tel le *cornicularius*, *comes primi ordinis*, Jean Lydus, ou bien le *comes* Marcellinus, secrétaire de Justinien avant son couronnement; des courtisans, tel Paul le Silencieux; des *scholastici*, c'est à dire des avocats, tel Agathias ou Evagrius; des personnalités ecclésiastiques qui tournent dans l'orbite impériale, tel le diacre de Sainte-Sophie Agapet; des membres de l'ordre sénatorial, tel l'*illustis* et *patricius* Procope; de hauts officiers de l'armée, tel le *protector* Ménandre; des fonctionnaires de la chancellerie impériale, tel Flavius Cresconius Corippe; le *magister officiorum* Pierre le Patrice; le *quaestor sacri palatii* Iunillus Africanus. Il manque cependant une recherche complète sur la culture de ces écrivains du VI^e siècle. On peut toutefois essayer de voir jusqu'à quel point ces écrivains qui

se déclaraient chrétiens continuaient de lire les œuvres païennes antiques. Je m'arrêterai surtout à deux d'entre eux; Procope de Césarée et Agathias. Pour ce qui est des auteurs antiques, Procope cite textuellement Eschyle, Hérodote, Homère et Strabon, mais plus souvent il fait allusion à des passages d'Homère sans indiquer le poète; à part cela, il connaît bien les mythes d'Agamemnon et d'Iphigénie, d'Ulysse et de Circé, de Diomède, des Centaures, des Amazones, d'Artémis, d'Hermès, etc... Ses *Histoires* ont comme modèles Thucydide et Hérodote, et ses préfaces imitent dans certains passages Diodore et Polybe. Mais s'agit-il toujours de lectures directes? On peut en douter. Agathias aussi montre qu'il connaît certains auteurs profanes: on rencontre, en effet, des citations textuelles, ou des imitations, ou des allusions à des historiens comme Diodore et Hérodote; à des poètes comme Homère, Hésiode, Euripide, Musaios et Nonnos de Panopolis; à des philosophes comme Platon et Aristote. Mais il est probable que, dans beaucoup de cas, il s'agit de citations indirectes tirées de florilèges ou d'anthologies, ou reprises de Procope.

En réalité, il faut tenir compte d'un fait: l'émergence de Constantinople comme un centre d'études latines (un des phénomènes culturels les plus importants de l'époque de Justinien) et, par conséquent, l'apparition d'une production de manuscrits latins. La plus grande partie des témoignages est offerte, encore une fois, par les annotations de manuscrits qui se sont conservées dans des copies plus tardives. C'est à cette époque que Priscien eut une école à Constantinople. Il eut des élèves comme Flavius Théodore, préposé à l'*officium* du *quaestor sacri palatii*, mais actif aussi en tant qu'éditeur: c'est lui qui édita le texte de l'*Institutio grammatica* de son maître, en 526-527. Il édita aussi, semble-t-il, un *corpus* des traités de Boèce, corrigés ensuite par Martius Novatus Rhenanus, personnage dont on sait qu'il fréquentait le cercle des Anicii. D'une annotation au IV^e livre de la *Thébaïde* de Stace qui nous est conservée par le codex *Puteanus*, il ressort qu'il s'agit de la copie d'un codex du très illustre Julien, et ce Julien est fort probablement le consult et patricien Julien à qui l'*Institutio grammatica* de Priscien est dédiée.

La tragédie qui bouleversait l'Italie déplaçait en Orient, pour des temps plus ou moins longs, des individus et des groupes familiaux de l'élite occidentale cultivée. Et celle-ci, certainement, introduisait à Constantinople divers textes latins en continuant l'étude et en faisant faire également des transcriptions. On connaît beaucoup de noms: les Anicii, Martius Rhenanus Novatus, Aurelius Memmius Sym-

macus, Petronius Nicomachus Cetegus, Cassiodore lui-même, pour ne mentionner que les plus illustres. Mais l'occupation vandale en Afrique accrut également le nombre des émigrés, et donc des livres latins en Orient: on sait que parmi les exilés, de Césarée de Mauritanie, il y avait Priscien. Toutefois, cette aristocratie transplantée à Constantinople et de toute façon en voie d'extinction ne peut expliquer, à elle seule, une production de manuscrits latins qui, comme on l'a vu, est assez abondante. Il faut donc considérer le phénomène en relation aussi avec le problème des rapports entre l'élément grec et la culture latine de cette époque. La classe moyenne byzantine cultivée, liée à la carrière administrative, ne pouvait renoncer au privilège technique offert par une information sur la langue et la tradition romaines: il s'agit de cercles de fonctionnaires cultivés et experts en droit, issus de familles de vieilles traditions, imprégnés de souvenirs de l'antiquité, qui virent dans l'empire de Justinien un espoir pour la défense de la civilisation qui leur était chère et des privilèges de caste. Tels étaient les intellectuels qu'on a cités: Paul le Silencieux, Jean Lydus, Pierre le Patrice, et d'autres. Telle était la catégorie sociale —la bureaucratie laïque, privilégiée par la culture et le patrimoine— qui, en Orient, avait fait accomplir au latin le saut de qualité de langue de l'administration, de l'Etat, du pouvoir, à une langue de culture. Et c'était cette catégorie sociale qui continuait à soutenir la production de livres latins à Constantinople. Plus encore, on ne commandait pas tant les textes grecs, mais les textes latins: désormais, on avait une connaissance médiocre ou indirecte des auteurs grecs antiques même dans les cercles cultivés, qui, en conséquence, n'en demandaient pas les manuscrits, ou alors en demandaient peu. Il faut donc convenir avec Paul Lemerle que, en ce qui concerne la tradition de l'hellénisme, l'époque de Justinien signait «l'arrêt, puis le déclin, du grand élan ... qui pendant deux siècles avait entraîné la civilisation byzantine et lui avait permis de renouer, plus ou moins solidement, le fil de la civilisation antique».

Mais, à l'époque de Justinien, et par rapport à la circulation de textes profanes, la production de livres chrétiens est beaucoup plus consistante: textes bibliques, patristiques, hagiographiques, liturgiques, et même doctrinaux et conciliaires. Il ressort, toujours du dépouillement des *Codices Latini Antiquiores* de Lowe, que les manuscrits ayant un contenu chrétien d'origine italienne sûre ou probable, datables de la fin du v^e siècle, du v^e-vi^e, et du vi^e siècle, sont une centaine, dont il faut attribuer presque la moitié à l'époque justinienne ou peu après, avec une raréfaction progressive à partir de la moitié du vi^e siècle. Le

public littéraire cultivé, fait de laïcs, mais aussi désormais d'ecclésiastiques, tel qu'Arator nous le présente, commandait non seulement des livres de littérature antique mais aussi des livres chrétiens: Turcius Rufius Apronianus Asterius, réviseur du codex Mediceus de Virgile, édite aussi le *Paschale carmen* de Sedulius. Vettius Agorius Basilius Mavortius corrige non seulement les *Epodes* d'Horace, mais aussi Prudence. Un propriétaire terrien érudit revoit, en 559, sur ses terres de Campanie, le *De Trinitate* de S. Augustin. Un certain Dulcitus, peut-être un grammairien, corrige et ponctue à Aquinum un autre *De Trinitate*, celui de S. Hilaire. Ces manuscrits, qui ont survécu ou qui sont connus indirectement, semblent avoir été produits dans des ateliers laïcs. Sur, d'autres manuscrits, on en sait un peu plus: on a connaissance d'un Évangile produit entre le v^e et le vi^e siècles dans l'atelier de Gaudiosus situé à Rome, près de Saint-Pierre-aux-Liens, et on conserve encore aujourd'hui un Paul Orose et un Saint Jérôme, le *Commentaire des psaumes*, issus un peu plus tard de l'atelier de copistes géré par le Goth Viliaric à Ravenne. C'est encore à un atelier de Ravenne qu'il faut attribuer le codex des *Epîtres* de Saint Paul de la Stiftsbibliothek de Saint Gall, qui est à peu près de la même époque que le codex de Viliaric. Il semble, en outre, qu'il y ait eu en Italie aussi une production de livres grecs à sujet religieux, parmi lesquels il faut mentionner le palimpseste de Vienne de la *Passion de Saint Georges*, qu'on peut très probablement attribuer à un atelier de copistes de Ravenne. Les vies de quelques saints gréco-orientaux, comme la *Passion de Saint Georges*, étaient lues par la classe aristocratique romaine tardive, du moment que, désormais, elle participait aux traditions hagiographiques en s'intégrant, d'une certaine façon, dans l'histoire de la nouvelle religion institutionnalisée.

Mais la plus grande partie des livres au vi^e siècle est écrite et circule dans les monastères et les évêchés. D'ailleurs il n'y a plus que les hommes d'église à être *litterati*, à savoir lire, et c'est donc à eux qu'est confiée la survivance de la culture écrite. Les sièges des *scriptoria* religieux furent, en Italie septentrionale, Ravenne et Vérone, et en Italie méridionale, Naples, le Mont-Cassin, Vivarium, Capoue. Si on prend en considération la quantité globale de manuscrits à sujet religieux ou issus de *scriptoria* religieux, il apparaît qu'il faut en attribuer la plus grande partie aux v^e-vi^e siècles, ou à une date allant jusqu'à la moitié du vi^e siècle. La raréfaction progressive de la production écrite est la conséquence directe de l'aggravation de la crise sociale et économique dans l'Italie de la reconquête justinienne.

La même crise se fera sentir en Orient aussi, mais plus tard. On y a produit, en plein VI^e siècle, des livres sacrés d'une grande valeur artisanale: je me réfère à certains codices *purpurei* encore conservés, et datant de cette époque, comme la *Genèse* de Vienne, les manuscrits *Sinopensis* et *Rossanensis* des Evangiles, tous richement illustrés, de même également qu'aux codices des Evangiles de Berat, et celui qu'on a appelé N, qui ne sont pas illustrés, mais tout aussi somptueux. Ces manuscrits sont à attribuer à la région d'Antioche plutôt qu'à Constantinople où, en revanche, il faut situer l'exécution de l'Add. MS 5111 de Londres dont il nous reste les splendides tables d'Eusèbe. Mais, si on considère l'aspect quantitatif, la production de livres chrétiens subit en Orient aussi une certaine raréfaction dans le courant du VI^e siècle. Le dépouillement des listes de manuscrits chrétiens compilées par Kurt Aland et Joseph van Haelst donne les résultats suivants: parmi les codices, au nombre d'environ 150, produits entre la fin du V^e siècle et durant tout le VI^e siècle, la moitié au moins peut être située dans les années de Justinien et dans les trente ans qui ont suivi sa mort. Il s'agit, en outre, dans ce cas aussi, de livres produits dans des *scriptoria* religieux, du moment qu'en Orient, tout comme en Occident, nombre de monastères étaient désormais aussi des centres de copie. En ce qui concerne l'Egypte, l'*Histoire Lausiaque* de Palladios atteste l'existence de *scriptoria* monastiques. En outre, il y a une intense activité de transcription de livres à Tura, dans le monastère d'Arsenius où, au V^e siècle, furent écrits les codices contenant des commentaires de Didyme l'Aveugle à l'Ancien Testament, de même que diverses oeuvres d'Origène. Les monastères du désert de la Nitrie étaient aussi des centres d'activité de copistes. Le monastère de Ste-Catherine dans le Sinai eut certainement un rôle fondamental dans la transcription de livres à cette période: c'est peut-être à son *scriptorium* qu'il faut attribuer les manuscrits Leninopol. gr. 9 et Leninopol. gr. 12 du Nouveau Testament apportés du monastère en Europe par Konstantin von Tischendorf.

Mais en Orient, tout comme en Occident, l'époque justinienne marquait le changement dans la conception du livre. Celui-ci, jusqu'aux V^e-VI^e siècles, était un livre destiné principalement à la lecture, à l'étude, aux annotations, de sorte qu'il était pourvu le plus souvent de larges marges. En revanche, plus tard, il sert à satisfaire les exigences d'édification morale d'hommes de culture moyenne, repliés entièrement sur l'univers fermé de leur vie religieuse. Ou alors, le livre est un objet sacré, offert au respect et au culte des fidèles. Même dans les

arts figuratifs, à l'iconographie du livre pour la lecture, donc livre ouvert, se substitue l'iconographie du livre-objet, donc livre fermé. A cette époque donc, le livre, dans sa solennité, est gardien d'une loi, qu'elle soit divine ou d'Etat. Et, en effet, les livres de droit sont largement produits à l'époque de Justinien. Plus encore, les livres juridiques sont les seuls dont la circulation non seulement n'est pas sacrifiée, mais, au contraire, accrue.

J'en viens aux conclusions. Avec Justinien, la crise de la production des livres, de la lecture, de la circulation des textes et des idées arrive à son paroxysme, et donc à son point de rupture. Crise plus rapide et plus traumatique en Occident, plus lente, mais non moins inquiétante en Orient. A la fin de l'époque justinienne, le contenu, la conception et la fonction du livre se trouvent profondément changés. On a passé du livre de lecture érudite ou instrument de travail au livre d'édification religieuse, ou au livre symbole des piliers du pouvoir, l'Eglise et le Droit; un livre fermé et inaccessible aux masses toujours plus grandes d'individus analphabètes. Mais la raréfaction de la culture écrite ne se limitait pas seulement à la production des livres; elle touchait aussi la sphère de la documentation à tous les niveaux, du moins en Italie. L'oppression militaire, politique, religieuse, fiscale, juridique, avait discrédité la civilisation de l'écrit. Dorénavant, le dépérissement des villes, la disparition graduelle des écoles, la destruction de bibliothèques et de livres, l'analphabétisme croissant, le rétrécissement même dans la production de livres religieux, et son isolement progressif de ce qui restait des couches sociales: tout cela était une réalité de fait. Justinien en porte-t-il l'entière responsabilité? En fait, il avait hérité d'un monde déjà en crise, mais il se peut que l'accusation d'avoir fait triompher l'ἀγποικία qui lui a été adressée par Zonaras signifie quelque chose de plus qu'un *topos* habituel dans l'invective politique. En tout état de cause, à la mort de Justinien, en Occident, tout comme en Orient, s'étaient précisées, de façon irréversible, les prémisses de l'arrivée des «siècles obscurs.»

Bibliographie essentielle

Répertoires

ALAND, K., *Repertorium der griechischen christlichen Papyri*, I, *Biblische Papyri*, Berlin-New York 1976.

HAELST, J. van, *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens*, Paris 1976.

- LOWE, E.A., *Codices Latini Antiquiores*, vols. I-XI et Suppl., Oxford 1934-1971, e B. BISCHOFF and V. BROWN, «Addenda to Codices Latini Antiquiores», *Mediaeval Studies*, 47 (1985), pp. 320-366.
- PACK, R.A., *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor 1965².
- UEBEL, F., «Literarische Texte unter Ausschluss der christlichen», *Archiv für Papyrusforschung*, 21 (1971), pp. 167-206; 22-23 (1974), pp. 321-366; 24-25 (1976), pp. 191-251.

Études

- CAMERON, AV., *Agathias*, Oxford 1970.
- CAMERON, AV., *Procopius and the Sixth Century*, London 1985.
- CAVALLO, G., «La circolazione libraria nell'età di Giustiniano», dans *L'imperatore Giustiniano. Storia e mito*, a cura di G. G. Archi, Milano 1978, pp. 201-236.
- CAVALLO, G., MAGISTRALE F., «Libri e scritture del diritto nell'età di Giustiniano», dans *Il mondo del diritto nell'epoca giustiniana. Caratteri e problematiche*, a cura di G.G. Archi, Ravenna 1985, pp. 43-58.
- DAGRON, G., «Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'État», *Revue historique*, 241 (1969), pp. 23-56.
- LEMERLE, P., *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X^e siècle*, Paris 1971.
- MOMIGLIANO, A., «Gli Anicii e la storiografia latina del VI sec. d.C.», dans *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Roma 1960, pp. 231-253.
- PERTUSI, A., «Giustiniano e la cultura del suo tempo», dans *L'imperatore Giustiniano. Storia e mito*, a cura di G. G. Archi, Milano 1978, pp. 181-199.
- PETRUCCI, A., «Scrittura e libro nell'Italia altomedievale», *Studi medievali*, 3 ser., 10 (1969), pp. 157-213; 14 (1973), pp. 961-1002.
- PRATESI, A., «Nuove divagazioni per uno studio della scrittura capitale. I codices Vergiliani antiquiores», *Scrittura e civiltà*, 9 (1985) pp. 5-33.
- ZETZEL, J. E. G., *Latin Textual Criticism in Antiquity*, New York 1981.